1603

REALE ACCADEMIA D'ITALIA
CLASSE DELLE SCIENZE MORALI E STORICHE

CONVEGNO «VOLTA», ROMA 14-20 NOVEMBRE 1932-XI

RELAZIONI E COMUNICAZIONI

JÉRÔME CARCOPINO

EMPIRE ROMAIN ET EUROPE

A mon cher Maître Edmond Pottier,
cette image romaine, qui n'est point "fascisto"

J. Carcopino

ROMA
ALE ACCADEMIA D'ITALIA
1932-XI

Bibliothèque Maison de l'Orient
129197

Roma, 1932-XI — Tipografia del Senato del dott. G. Bardi.

EMPIRE ROMAIN ET EUROPE

JÉRÔME CARCOPINO
Membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne

Le peuple, qui a sacré pour toujours votre terre natale et dont la grandeur a fixé mon humble vocation, a jadis accompli le plus beau des miracles humains, celui qui servit de support historique au miracle chrétien et sans lequel ce qu'on a appelé le miracle grec se serait évanoui sans laisser de trace: la paix romaine. Il suffit que nous prononcions aujourd'hui ces mots imprégnés d'héroïsme et de douceur, où s'est inclus l'âge d'or de notre humanité, pour qu'ils communiquent aussitôt à nos âmes endolories par les sacrifices de la plus sanglante des guerres et inquiètes des terribles difficultés qui nous assaillent, une espérance nostalgique, une fervente aspiration. Ah ! si la *pax romana* pouvait refleurir ! *Multa renascentur quae iam cecidere.* Certes il est insensé de croire que le passé resuscite totalement dans l'avenir. Mais il est aussi absurde de penser que des principes sur lesquels s'éleva le bonheur d'un monde ne s'inspirent point de vérités permanentes et ne puissent conserver pour le nôtre quelque chose de leur salutaire efficacité. Admirateur passionné de l'œuvre de Rome, je voudrais chercher brièvement avec vous, dans les souvenirs qu'elle nous a laissés, l'enseignement actuel qu'ils comportent.

***

Et d'abord, je suis convaincu qu'ils nous fourniront une définition de l'Europe. Expression géographique l'Europe manquait, aux yeux des Romains comme aux nôtres, de clarté et de précision. Aux environs de notre ère, Strabon hésite encore si elle s'arrête au Tanaïs ou se prolonge jusqu'au Palus Meotide. Elle excédait l'Empire qui n'a pas atteint l'Elbe à l'est, qui n'a pas franchi les Carpathes au nord. Elle comprenait des pays où, comme le dit Sénèque, expirait la paix romaine: *gentes in quibus romana pax desinit.* En revanche cette paix bienfaisante régnait sur des terres qui ne sont pas européennes. Après l'Italie, la province proconsulaire d'Asie, la province proconsulaire d'Afrique, où la loi de

Rome était observée sans la présence de ses légions, étaient les plus belles terres de la romanité. C'est que les différences que Rome avait établies entre les hommes ne procédaient point de leurs emplacements topographiques, mais de leur mérite propre. Il y avait les Barbares, et il y avait ceux qu'on distinguait incomparablement par leur éminente dignité de citoyens. Cette conception qualitative, qui fut à la base de l'Empire romain, prévaut aussi parmi nous. Ne gâchons pas notre temps à prendre les mesures exactes du « petit cap de l'Asie » auquel, géographiquement, l'Europe est réduite. L'Europe sur laquelle Rome a implanté le droit, qui, tout en se rétrécissant sur la carte a grandi au cours de sa lutte pour le Christianisme contre l'Islam, et dont les nations, petites ou grandes, collaborent aujourd'hui avec la même ardeur au progrès de la science, brise les cadres des continents. Il peut y avoir en Europe des nations qui cessent d'être européennes. Il y a certainement loin de l'Europe des nations dotées de ses idiomes, nourries de sa substance, animées de sa foi, qui sont européennes. Et de fait, que le signal S. O. S. transmis du fond du Pacifique par l'appareil de Marconi, sauve d'un coup des centaines d'existences, où que Lindbergh, que rien depuis trente heures ne rattachait plus à la terre vienne poser ses ailes au Bourget avec une souriante simplicité, après avoir survolé seul, dans la nuit et le vent, l'immensité de l'Atlantique, l'Europe prend également sa part de ces sublimes victoires du courage et du savoir humains.

***

Il est un autre trait exemplaire de l'Empire romain. C'est qu'il n'a constitué que secondairement une association d'intérêts. Nous discutons encore, entre spécialistes, pour savoir si les Césars ont tenté ce que nous appellerions une politique de la production. Le tarif tardivement édicté par Dioclétien et, d'ailleurs, aussitôt désuet que promulgué, ne saurait suffire à le démontrer. Par contre, l'existence des *portoria* c'est-à-dire de douanes régionales frappant indistinctement les produits à la sortie comme à l'entrée de taxes uniformes, et la répétition des disettes qui ont sévi jusqu'en Egypte, et dont Pline le Jeune nous entretient sans étonnement dans son *Panégyrique de Trajan* autorisent plutôt la négative. Au surplus les quelques rares mesures dont les documents nous ont porté le témoignage, comme l'arrachage des plantes de vigne prescrit par Domitien, nous donnent l'impression, non d'une organisation méthodique mais d'improvisations incohérentes. Néanmoins, et pas plus d'ailleurs que, dans les temps modernes, les douanes intérieures n'ont ralenti ou compromis le mouvement unitaire de la monarchie française, les rivalités et les dépressions économiques dont l'Empire a souffert n'en ont ébranlé la cohésion. C'est qu'elles ne sauraient irrémédiablement dissocier que

des peuples ennemis. Entre nations sœurs, elles sont toujours plus faciles à supporter et quand elles deviennent intolérables, le moyen se découvre infailliblement de les aplanir ou de les combler. Je suis tout-à-fait incompétent pour vous parler de contingentements et d'accords commerciaux. Mais j'ai la conviction, endurcie par l'expérience du passé, que ces problèmes se résoudraient aisément entre des Européens qu'unirait une amitié née, comme celles de l'Empire romain, de la communauté des idées et des sentiments.

***

Des unes et des autres retraçons l'essentiel. Les sujets de César sont des citoyens pénétrés de la valeur de la personne humaine. Ils se soumettent aux lois qui règlent leurs rapports et leurs libertés. Ils aiment la paix qu'elles leur procurent au point de l'incarner dans leur empereur et de la diviniser dans le culte de Rome et d'Auguste. Intellectuellement, ils ont recueilli, filtré l'héritage de la pensée grecque. Moralement, ils ont dégagé de ses philosophies discordantes une moyenne d'honnêteté obligatoire. Politiquement, ils s'en tiennent à l'expérience « municipale » et se groupent en organisations qui polarisées, en grec comme en latin, par la vieille constitution romaine, tendent partout au même type de collectivités: respecteuses des religions locales et de la propriété individuelle, subordonnées à une hiérarchie censitaire de magistrats élus, dont les rangs se renouvellent d'une génération à l'autre par l'ascension de la richesse. L'archéologue s'émerveille aujourd'hui de retrouver sous tous les climats, en Bretagne et en Bétique, aux confins du Sahara et du désert de Syrie, les mêmes édifices, cirques, thermes, théâtres, curies et sanctuaires, que les constructeurs romains érigeaient dans tous les pays ouverts à leur activité sur des plans et pour des fins semblables. Nous devons surtout admirer qu'une telle parure réponde à l'accord des âmes qu'elle exprime dans le muet langage de ses pierres indestructibles, et envier Rome d'avoir rassemblé autour d'elle, dans un décor sur lequel elle a mis sa marque, l'unanimité des intelligences et des cœurs. Les Européens d'aujourd'hui en paraissent fort éloignés. Les uns affirment, les autres nient la légitimité de la propriété; les uns se réclament de la démocratie, les autres la dénoncent. Et pourtant, au travers de ces profondes divergences, s'aperçoivent les liens qui les rapprochent à leur insu: celui des habitudes qui, indifférentes aux doctrines comme aux frontières, les conduisent à la même allure, par les mêmes passages cloutés, aux mêmes écoles et aux mêmes cliniques, aux même cinémas et aux mêmes postes radiophoniques; celui des sports qui attirent et fortifient toutes nos jeunesses ensemble; celui des modes partout à la fois tyranniques et passagères; celui des pures émulations de la science; celui des goûts artistiques qui provoquent les mêmes rivalités d'école dans tous les pays; enfin et

surtout celui d'une volonté, concordante en dépit de l'hostilité des systèmes, de soulager les misères, de rémunérer le travail, d'éduquer les masses. Sans qu'ils s'en doutent, les Européens respirent le même air immatériel, cette atmosphère dont le christianisme enveloppe ceux-là mêmes qui se persuadent de l'avoir quitté; et influencés par elle ils en sont venus à rejeter solennellement la guerre comme instrument de politique nationale et proclament ainsi, même quand ils croient que c'est un rêve de prétendre la supprimer à jamais, que leur strict devoir est de le rêver. En lui, l'Europe, cruellement divisée, trouverait le repos et l'équilibre qu'elle a vainement cherchés jusqu'ici, recouvrerait les forces dont elle craint d'être abandonnée. L'Empire a fait la paix romaine. Puisse la paix européenne créer l'unité, et rénover, en le sanctionnant, l'empire de l'Europe !

***

Trop longtemps la merveilleuse épopée des batailles romaines nous a caché le secret de l'Empire romain. Le peuple impérial, qui devait adopter la formule *summum ius summa iniuria* comme une devise proverbiale, a grandi parce que ses armes, fortement trempées, étaient contenues par sa modération, agitées d'un souffle nouveau de générosité. Alors que la loi d'airain de la guerre antique livrait les vaincus à la discrétion des vainqueurs, il a dédaigné systématiquement de l'exercer jusqu'au bout. Au lieu d'enlever tout à ceux que son glaive avait abattus, il se borna à leur prendre une partie de leur territoire bientôt convertie en *ager publicus*, et au lieu de les réduire en esclavage, il leur tendait la main et leur ouvrait les portes de sa cité. Plutôt d'ailleurs que de les contraindre par la guerre, qu'il s'interdisait au surplus de jamais déclarer autrement que juste et pieuse – *bellum iustum et pium* – c'est-à-dire conforme à sa justice et à la morale de tous, qui était celle des dieux, il préféra les gagner à son amitié; et son pouvoir d'attraction augmenta à mesure que rayonnait davantage l'éclat de sa raison. Il a moins conquis l'Italie qu'il ne l'a englobée dans son alliance; et s'il a détruit les mercenaires d'Hannibal, c'est moins par la prudence de Fabius et l'audace de Scipion que par la solidité des dévouements qui, dans la Péninsule, hors Tarente et Capoue, lui sont restés fidèles jusqu'à la mort. Le jour où, grisée par ses succès, son aristocratie, oubliant ses devoirs envers ses compagnons de lutte, se mit à traiter despotiquement les artisans de la fortune commune, elle souleva une insurrection – la guerre sociale – qui eût peut-être tout ruiné, si, mieux inspirée, Rome n'avait, à temps, cédé l'enjeu de ce duel infernal et accordé aux Italiens vaincus, comme s'ils eussent été vainqueurs, l'égalité avec elle-même. Le principat étendit aux provinces ce nivellement progressif, moins encore parce que, dans les conflits dont il est issu, il y avait des provinciaux dans l'armée des vainqueurs,

comme il y avait des Romains dans l'armée des vaincus, que par la conscience qu'il avait prise du destin providentiel du peuple romain appelé à régir les autres pour leur dispenser son droit national si large qu'il rejoignit graduellement le droit naturel et qu'en vérité, de ce *ius civile* sortirent et le nom et la réalité de la civilisation. Ainsi, quand nous essayons d'embrasser d'ensemble cette histoire prodigieuse, nous voyons la conquête se répandre sur le monde comme une fédération de plus en plus vaste de patries, de plus en plus étroitement unies entre elles. Que cette image véridique de la plus splendide création politique qu'aient connue les hommes inspire les dirigeants de l'Europe contemporaine! Il ne s'agit plus pour l'Europe d'enfanter une hégémonie brutale – toutes celles qu'elle a produites tour à tour se sont effondrées dans une catastrophe qui a enseveli ses ambitieux ouvriers – mais d'amener librement ses nations à l'idéal qui leur permettra, seul, d'européaniser le monde, comme autrefois l'Empire a été romanisé.

***

Je ne me dissimule pas que cette tâche magnifique se heurte à une double difficulté. D'une part, dans le temps où l'Europe se dilate pour embrasser l'humanité, elle veut garder sa physionomie propre, irréductible, supérieure. D'autre part, tout en réprouvant les recours à la force, elle la tient en mains et ne manifeste pas l'intention de s'en dessaisir. Mais les mêmes contradictions se dressaient autrefois sur la route impériale, et les Romains nous enseignent, par un exemple vieux de deux millénaires, comment l'Europe, demain, les pourra surmonter.

Rome n'a jamais douté de sa précellence et cette fierté de sa mission l'a soutenue jusqu'au bord de l'abîme. Nous n'avons pas davantage, Européens, à douter de la nôtre, à renier, au nom de je ne sais quel humanitarisme hypocrite ou débile, l'action qu'ont accomplie les pionniers de l'Europe outre mer. La colonisation est un fait historique sur lequel il n'y a plus à revenir. L'Europe doit seulement la justifier, en montrant que partout où elle l'a pratiquée, non seulement elle n'a pas aggravé la condition de ceux qui la subirent, mais qu'elle les a élevés à un niveau, qu'ils n'auraient pas atteint sans elle, de vie plus facile et plus belle. Dans l'ensemble, du reste, elle n'a point failli à cette obligation de conscience. Que de peuples, colonisés par elle, protesteraient avec douleur, si en les abandonnant, elle les rejetait à l'anarchie d'où son intervention, comme autrefois celle de Rome en Numidie ou en Gaule, les avait tirés. Ces n'est pas tout. En se réservant, pour éviter des pertes plus graves et des désordres plus funestes, d'imposer sa raison, qui fut celle du plus fort, mais qui est aussi, intrinsèquement, la meilleure, elle y répugne naturellement, et ne se résoud à combattre que dans le cas, prévu par

Cicéron, où il n'y a plus que ce moyen d'obtenir la paix: *bellum ita suscipiatur ut nihil aliud nisi pax quaesita videatur.* Enfin, dès qu'elle l'estime possible, elle détend spontanément les liens de son autorité, comme Rome faisait que ses sujets devinssent toujours plus libres et proches d'elle-même. En ces dernières années elle a souvent préféré le régime du protectorat ou de l'autonomie restreinte à celui du gouvernement direct. Même elle a substitué à la notion de domination permanente celle de tutelle provisoire, provisoire en ce qui concerne la nation gérante, dont le mandat, s'il dépasse ses aptitudes, peut être dévolu à une autre, provisoire en ce qui concerne la nation gérée, qui, le jour où elle aura appris de ses tuteurs à s'administrer elle-même, sera admise à revendiquer son autonomie et à remplacer une dépendance formelle par un pacte d'alliance. Il y a là, si je ne me trompe, de grandes promesses d'avenir en même temps qu'un heureux retour aux coutumes du passé. Devant une colonisation orientée dans l'intérêt général, la solidarité des nations européennes ne sera plus un vain mot. Elle s'est affirmée l'an dernier, à Vincennes, aussi bien dans l'admiration que les Français ressentirent pour la grandiose reconstitution italienne de la basilique de Leptis que dans la colère qu'Italiens ou Français, tous les Européens ont éprouvée à la nouvelle que les trésors du pavillon hollandais avaient flambé dans un mystérieux incendie. Elle se resserrera plus encore si chacune des nations colonisatrices se pénètre de l'obligation qui lui incombe de travailler pour tous. Par cette colonisation humaine, l'Europe multipliera ses essaims et prolongera son influence dans les régions même où elle renonce à s'établir.

Et en même temps, elle sera d'autant mieux assurée de garder, intact et lié, le faisceau de ses « dominions » qu'elle y aura plus vite dépouillé les mœurs de la conquête. Comme l'Empire, qui a couronné l'impérialisme romain en l'abolissant, les empires coloniaux de l'Europe évoluent en forme de fédérations, et le plus solide de leurs fondements sera toujours celui que Rome avait posé dans les cœurs: *nullum imperium tutum nisi benevolentia munitum* (Nepos, Dio, 5).

***

Toutefois l'Europe ne tombera pas pour autant dans l'illusion que le moment est déjà venu pour elle de jeter bas toutes ses armes. Deux raisons impérieuses l'en détournent aujourd'hui. D'abord il n'est pas sûr que toutes ses nations aient définitivement exorcisé le fantôme de l'empire casqué qui entraîna à leur perte tant de seigneurs de guerre. Aussi longtemps qu'elles refuseront à la sécurité de chacune d'elles une garantie collective, chacune d'elles sera tenue de pourvoir à sa défense par ses propres moyens, sous la seule réserve que leur emploi ne cache aucun plan d'agression préméditée. Ensuite et surtout, les recettes se

communiquent plus rapidement que les idées, et tel peuple que les Européens considère comme inférieur acquiert leurs canons avant leur culture. Si les métaphores de la poudre sèche et de l'épée aiguisée sont quelque peu discréditées aujourd'hui, celle de la cuirasse qu'il faut préserver de la moindre fissure n'a rien perdu de sa symbolique actualité. Ce serait, en effet, la fin de tout, si, dans l'Univers, les outillages devaient cheminer plus vite que la pensée, et les consciences les plus rudimentaires s'approprier les techniques les plus perfectionnées. L'avantage du monde moderne sur l'antique, c'est que la supériorité matérielle y a jusqu'à maintenant accompagné la supériorité morale. Ne souffrons point que s'évanouisse cette harmonie dont la rupture provoqua la chute de l'Empire romain, par ce que, faute d'être aidée par l'esprit scientifique, la sagesse y a marché plus vite que la force, et que l'ordre en fut bouleversé par la violence des Barbares.

***

D'aucuns jugeront peut-être incompatibles dans le présent, comme elles semblent, à première vue, l'avoir été jadis dans l'Empire romain, la condamnation de la guerre et la persistance, chez ceux qui la prononcent, de leurs vertus militaires. Mais il faut se méfier des excès de la logique comme du mensonge des apparences. Les légions les plus redoutables qu'ait levées l'Italie s'y formèrent sans doute à l'époque où Virgile célébrait, dans son *Enéide*, le héros malgré lui qui remplit, avec une vaillance sublime, parce qu'elle est résignée, la tâche homicide exigée par la patrie et par les dieux. Et l'armée romaine n'a sans doute jamais été ni plus compacte ni mieux entraînée à tous les périls que sous le règne d'Hadrien, l'empereur pacifique et vigoureux qui, de propos délibéré, raccourcit ses frontières, et en moraliste et en esthète autant qu'en tacticien, imprima à l'Empire la perfection artistique d'un *cosmos* achevé. La décadence militaire de Rome se ramène, quand on y réfléchit, à deux causes qui n'agissent plus sur notre monde moderne: à la multiplication soudaine d'ennemis dont l'armement équivalait à peu près au sien, et à la spécialisation professionnelle d'une armée de métier dont la flamme civique s'était éteinte. Si l'Empire avait constitué le cercle complet qu'Hadrien s'était flatté de circonscrire, l'organisation militaire dont Auguste, son prédécesseur déjà lointain, avait, pour trois siècles dessiné les cadres, aurait suffi à y maintenir une paix invincible et perpétuelle. Seulement c'était de la part des Romains une illusion de concevoir leur empire comme l'*orbis romanus*, et, de la part des Grecs, une flatterie sans objet d'en traduire la notion par cette expression demesurée: l'ockoumène, la terre habitée. La précarité des communications anciennes, avec des chariots qui ne traînaient guère que cinq cents kilos à la fois, et des navires pilotés à la rame sans gouvernail d'étambot, trompa les Césars sur la résistance

des limites qu'ils s'étaient assignées entre les océans, les déserts et les grands fleuves septentrionaux. Lorsque les cataphractaires des Parthes, les chameliers des Bédouins commencèrent à traverser les sables de la Mésopotamie, et que simultanément les steppes européennes que Rome avait exclues de sa communauté, se mirent à déverser, par delà les rives glacées du Danube, les envahisseurs que les migrations des Houng-Nou avaient chassées devant elles, les armées que l'Empire avait préparées pour une action restreinte, sur un terrain artificiellement borné, furent débordées par ces flots imprévus. Or, la rapidité des transports dans le monde moderne, en abrégeant les distances, a, pour la première fois, atteint le but que les lenteurs de la circulation antique avaient traîtreusement proposé aux Césars. Comme l'a écrit Paul Valéry, le temps du monde fini commence, et, sur une planète où il n'y a plus de place vacante, l'Europe saura toujours mesurer les capacités des autres et y proportionner les siennes.

Surtout elle leur opposerait, le cas échéant, la poitrine de citoyens prêts à puiser dans leur civisme une implacable résolution. L'Empire, par l'institution du service militaire à long terme, dans lequel n'entrait plus que le déchet social de ses populations, avait creusé un fossé de plus en plus profond entre lui et ses défenseurs. Sans doute, loin de rien entreprendre contre les patriotismes locaux, les Césars avaient cherché à concilier chez leurs sujets l'attachement de chacun d'eux à leur cité personnelle avec l'amour pour Rome, la nation commune. Même ils avaient développé une nouvelle forme du dévouement collectif, celui que les provinciaux, fils de leur cité natale, et fils de Rome à la fois, juraient à la province de laquelle eux et leurs voisins dépendaient et par laquelle se transmettaient jusqu'à leur ville d'origine les impulsions et les bienfaits de Rome; et avec quelle vigueur s'épanouit ce sentiment nouveau, on le comprit au IIIme siècle quand un empire gaulois se détacha de Rome pour mieux défendre l'idéal de Rome contre les Germains. Mais si vivace qu'il fut devenu il ne put suppléer à l'indifférence grandissante des cités pour le recrutement des soldats. De génération en génération, elles avaient contracté l'habitude de s'en remettre à l'empereur du soin de les protéger. Elles comptaient sur sa providence au lieu de compter sur elles-mêmes. De leur côté les Césars s'abstinrent de réveiller en elles un intérêt et un goût dont leur pouvoir se serait alarmé. Et c'est ainsi qu'ayant cessé d'être actif et militant, le patriotisme des Romains fut impuissant à arrêter la marche des barbares. Au contraire, par son malheur et pour sa sauvegarde, l'Europe moderne sait que désormais les nations tout entières pâtissent des conflits où elles s'affrontent. Elle n'en voue à la guerre qu'une plus farouche détestation. Mais en même temps elle est décidée à user de toutes ses forces pour en empêcher l'opprobre. C'est dans ces deux sentiments qu'une Europe, déterminée par eux, sans

confondre ni dissoudre ses nationalités, mais en les entraînant à la virile poursuite d'un ordre universel, pourra ramener, étendue à la planète, la paix romaine. C'est par eux que, sinon l'Europe, du moins l'esprit européen, perpétuera, en la renouvelant, son hégémonie légitimée. C'est à lui dès lors qu'il appartiendra justement de commander aux autres, parce qu'il saura, comme Virgile l'affirmait du peuple romain, dicter les lois de la paix, ménager les faibles, abattre les superbes:

> Tu regere imperio populos, Romane, memento:
> Hae tibi erunt artes, pacisque imponere morem:
> Parcere subiectis et debellare superbos.
>
> (*Aen.*, VI, 852–854).

Unissons-nous, Italiens et Français, et tous tant que nous sommes à nous émouvoir de cette parole latine, pour en recueillir pieusement la vraie signification, et vivifier par nos actes la leçon qui descend sur l'Europe à venir de Rome éternelle.